

Elles sont huit prostituées du bois de Vincennes, qui travaillent dans des camionnettes. Mais depuis deux ans, l'agent 348312 les accable de PV, plus ou moins fantaisistes. Menacées par les huissiers, elles ont pris un avocat.

On ne sait jamais quand il s'amène. Ça peut être vers 15 heures, quand il n'y a pas de clients. A l'heure où les filles du bois de Vincennes lisent et papotent dans leur camionnette. L'autre jour, par exemple, Laura (1) avait passé un châle sur son body, elle discutait avec deux copines. L'agent 348312 a tapé à la vitre. «Vous n'avez pas le droit d'être garée là, circulez.» Comme chaque fois, Laura a haussé les épaules et elle a pris un PV, pour «stationnement interdit». Trois minutes plus tard, comme chaque fois, l'agent 348312 lui a collé une autre contravention, pour «refus d'obtempérer à ordre de circuler». Il a fait quelques mètres, sur la route des Fortifications, et a cogné à la fenêtre de l'estafette d'Arlette. Même topo. Un peu plus loin, il a recommencé avec Line, Kelly et Linda. Il a fini le bout de la route en alignant Maryse. Elles sont huit, âgées de 35 à 50 ans, et des années de métier derrière elles. «Même il y a trente ans, rue Saint-Denis, on n'avait jamais vu ça», disent-elles.

Bonnes folles. L'agent 348312 vient aussi la nuit, quand les bougies sont allumées sur le tableau de bord et éclairant en vacillant les seins et le visage. Et aussi quand le rideau est tiré, et qu'un léger tremblement de la carrosserie signale qu'à l'intérieur, la fille est occupée. Rien ne semble déranger l'agent 348312. «Si ça l'amuse, il verbalise même la voiture des clients. Ça ne leur fait pas

une bonne surprise quand ils descendent.» De 100 francs, la pipe passe à 175. Pareil pour l'amour à 200 francs, taxé de 75 francs supplémentaires. Ça fait deux ans que ça dure. Et c'est toujours l'agent 348312, «Ravioli», comme l'appellent les filles. Souvenir d'un camion de pâtes qui passait pendant qu'il procédait à son occupation favorite, Maryse lui a crié: «Eh, Ravioli, rentre manger des nouilles chez toi au lieu de nous arrêter.»

A force, le tas d'amendes rempli des caisses entières. Non payées, leur prix double à chaque fois et l'addition a grimpé jusqu'à des sommes folles. 150 000 francs pour Laura, qui ne vient pourtant que deux ou trois fois par semaine et ne reste que quelques heures. «Juste quand j'ai besoin de faire les courses». Elle a commencé par régler — trois fois 2 700 francs —, puis elle n'a plus pu. Les huissiers sont venus chez elle. Son fils a eu peur, il n'a pas ouvert. Elle pense qu'un jour, elle rentrera et la porte sera cassée. Ses trois enfants apprendront son vrai métier. Bux qui pensent qu'elle est dans la restauration. «Alors, je perdrai tout», dit Laura.

L'an dernier, Line avait décidé d'arrêter. «Parce qu'on ne peut pas rester toute notre vie à faire de faux sourires et à se laisser ca-



Le grand méchant loup des filles du bois

Linda sur son lieu de travail, route des Fortifications, coïncée entre le péripat' et le terrain de boules. L'intérieur un peu «chinoïse» de la camionnette de Kelly (ci-dessous).



resser toute la journée.» Mais pendant qu'elle était en Afrique pour voir sa mère, son compte en banque a été largement ponctionné. Et Line est revenue à Vincennes.

Des PV pour pissen liton. Le pompom, c'est Maryse et Arlette qui le détiennent. Au moins 2 millions de francs. Jusqu'à prendre un avocat, pour elles et pour les copines. M^e Jean-Noël Sanchez a écrit au

préfet de police de Paris. Il a parlé de «harcellements» et d'un zèle qu'il qualifie d'«abus de pouvoir». Sur des tableaux récapitulatifs, il a montré que souvent, il y a 5 PV dressés toutes les trois minutes pour des motifs divers. Outre le stationnement interdit et le refus d'obtempérer, on trouve aussi les pneus lisses, la non-présentation de carte grise, le stationnement abusif pour plus de vingt-quatre heures, l'apposition d'un ornilicat d'assurance périmé depuis un mois...

«Hypocrisie de l'Etat. Les démarches n'ont rien donné. Et M^e Sanchez envisage d'autres recours. Comme ses clientes, l'avocat s'énerve de «l'hypocrisie d'un Etat qui autorise la prostitution, mais cherche à l'abattre en la taxant». Et comme elles, il s'interroge: «Comment se fait-il que sur les 250 camionnettes de prostituées du bois, ce ne sont que mes huit clientes qui font l'objet d'un tel acharnement?» Autour du lac ou plus loin sur l'avenue, dans des coins bien plus sûrs, plus passants que la

route des Fortifications coïncée entre le péripat' et le terrain de boules, les PV sont très raris. Pourtant le stationnement y est interdit aussi pour les «véhicules de charge et de commerce».

Charmantes et souriantes. «Qu'est-ce qu'il faut faire? demande Maryse. Changer de coin? Mais ici, on a nos habitudes, on ne gêne personne.» Et surtout pas les bouillottes, accoudés au bar de leur barrette: «Elles sont charmantes, elles nous font des sourires.» Louer un studio rue Saint-Denis? «C'est presque interdit, puisque le propriétaire peut tomber pour proxénétisme. Et être propriétaire soi-même, c'est pas donné à tout le monde!» dit Laura. Retourner avec les filles qui travaillent à pied? Linda en était. «Ça fait peur, c'est risqué, on monte dans la voiture des clients. Il fait froid, on tombe malade.»

Dans les camionnettes, c'est autre chose. On peut, quand il n'y a pas de travail, s'affaler sur les coussins pour bavarder, pique-niquer sur la petite couche, se recevoir entre amies. Parler de tout, de rien. Du Loto, que chacune espère décrocher, du chien qui est malade, des bus blancs qu'on a du mal à trouver, de la peur de l'avenir, et des clients bizarres. Ceux qui demandent à acheter une culotte usagée. Ceux qui deviennent agressifs quand ils peinent à jouer. Ceux qui aiment être frappés, ou humiliés.

Grâce au téléphone portable on peut se faire appeler, sans que

nul ne soupçonne où on se trouve. Et c'est très important. On peut aussi se prévenir, en cas de clients douteux. «Allô, Linda fais gaffe, il y a trois types qui viennent vers toi. Ne les charge pas, je les ai refusés!» Ou s'appeler si un client veut deux filles en même temps (300 francs en tout), même à 7 heures du matin, quand les camionnettes s'ouvrent à la file des lève-tôt. Les filles du matin restent jusqu'à 14 heures, celles du soir jusqu'à 2 heures. S'ils sont plusieurs à attendre, ils se tiennent éloignés de quelques pas, vaguement gênés, jusqu'à ce que la fille revienne au volant ou passe la tête par la porte latérale: «On y va, cher ami?»

Bastion contre la drogue. A l'intérieur, c'est petit, mais confortable. Sur les buffets, les capotes sont en évidence, avec les godemichés et des bâtons d'encens. Dans les placards, les vêtements de ville sont soigneusement pliés avec les bodies, les bas et les parfums. Le froid ne se sent plus, grâce aux réchauds. La nuit est moins angoissante, avec les lampes et les bougies. «On se sent cachées, il ne faut pas croire que les prostituées aiment s'étaler, se montrer.» Surtout le mercredi, jour des enfants, avec les mères et les poussettes. «C'est affreux, on voit leur regard posé sur nous, et souvent ce jour-là, on plie bagage. Le week-end, on ne vient jamais.»

Ici, les filles ne touchent pas à la drogue, et Maryse en est fière. «Quand on voit une toxicomane qui essaie de s'installer dans notre coin, on la chasse, ça amène la racaille et les dealers. Ici, on est un bastion de filles qui avons de la mentalité.» Et de la technique. Les clients restent rarement plus de quatre minutes. «Je suis pas "madame plus", assure Maryse. Il y a des services sociaux pour ça.» En plus, le travail manque de plus en plus. La concurrence est rude. A l'autre bout du bois, «des filles font n'importe quoi. Des pipes pour 50 francs, et elles se font enculer pour 150 et sans capote en plus!» râle Linda. Ça met Maryse en rage. «Alors, pourquoi ça nous tombe dessus à nous?»

DOMINIQUE SIMONNET

(1) Par souci de discrétion, tous les noms ont été changés.